

François Ost

Le dernier cours



Un Maître et son élève, Giovanni Do (1617-1656).

*Ne devient-on pas professeur
si on n'a pas su quitter l'école ?*

A. Compagnon, *Leçon inaugurale*
au Collège de France, 30 nov. 2006 ¹

¹ Et aussi, du même: « j'ai toujours enseigné ce que je ne savais pas et pris prétexte des cours que je donnais pour lire ce que je n'avais pas encore lu, et apprendre enfin ce que j'ignorais ».

Demain, mardi 10 mai, il donnerait le dernier cours de sa carrière. Il avait donné le premier, il y a 42 ans, probablement dans le même amphithéâtre, il n'en était plus très sûr. Il s'agirait du cours de « droit et littérature », basé sur son livre *Raconter la loi*. Le cours porterait sur le dernier chapitre, intitulé – hasard malicieux – « *Et à la fin ?* » : une évocation des dystopies juridiques du xx^e siècle : *Le Zéro et l'infini*, *Le meilleur des mondes*, *Fahrenheit 451*, et, bien entendu, *Le procès* de Kafka. Le cours était bien rodé, il l'avait à peine relu, se réjouissant à l'avance

des multiples allusions à l'actualité qu'il ferait.

Il n'empêche, cette pensée ne le lâchait plus, ce serait son dernier cours. Il s'était pourtant bien décidé à tenir cette idée en lisière et à n'en être aucunement affecté. Certes, au cours des mois et des semaines précédents, le compte à rebours lui était régulièrement venu à l'esprit : plus que huit cours, plus que quatre, plus que deux..., mais cette perspective ne l'avait pas préoccupé outre mesure : il y avait tant d'autres sollicitations, et puis il restait encore du temps – une heure de cours n'est-ce pas tout un univers ? Mais voilà maintenant que les deux dernières heures s'annonçaient.

Il avait donc pris le parti de la routine ; faire tout simplement un bon dernier cours de l'année, comme toutes les fois précédentes. Pas de grande déclaration solennelle ; seulement, comme les autres années, des encouragements pour le blocus qui commençait, des souhaits à tous de réussite, et peut-être un petit mot plus inspiré sur l'espoir que le cours – sa perspective humaniste, son regard à la fois critique et bienveillant sur les êtres – pourrait leur être de quelque utilité dans la suite. Il ne fallait pas, pensait-il, faire peser un poids trop lourd sur ce groupe en l'affligeant d'un *laïus complaisant* sur une carrière qui s'achevait, des étudiants qu'il ne verrait plus et qui lui avaient tant apporté... Non, il ferait comme d'habitude, les étudiants applaudiraient quelques instants, puis ce serait le brouhaha du groupe qui quitte un auditoire, quelques uns qui s'attardent,

peut-être l'un ou l'autre qui viendrait poser une question en rapport avec les examens.

Sans doute se méfiait-il de lui-même et de l'émotion qui, malgré ses précautions, pourrait le submerger. Du reste, il avait fait discrètement passer le message auprès de l'un ou l'autre collègue plus proche : il ne souhaitait aucune manifestation particulière de solidarité ; pas d'autorité assistant à cette dernière heure au premier rang de l'amphi, pas de collègues massés derrière la porte pour un petit verre d'adieu - avec toutes ces phrases de circonstance, qui en disent à la fois trop et pas assez. Il avait été suffisamment fêté, cinq ans plus tôt, lors de son éméritat officiel ; il se sentait particulièrement privilégié à cet égard.

Et puis aussi, il devait bien se l'avouer, cette volonté de réduire au minimum l'investissement émotionnel lié à ce dernier cours, procédait encore d'un sursaut d'orgueil. Il souhaitait accorder le moins de publicité possible à cette circonstance, parce qu'il ne comptait en aucune façon dételer ; après tout, l'enseignement ne représente qu'une petite partie de la vie d'un universitaire. Il comptait bien continuer de venir à l'université, investir la bibliothèque, rencontrer des collègues, participer à des réunions et des séminaires. Et puis, se disait-il encore, s'il ne donnerait plus de cours réguliers, il pourrait accepter plus d'invitations à l'étranger : ces conférences qu'il aimait tant – maintenant aussi, depuis l'épidémie de covid, ces sollicitations de vidéoconférence qui se multipliaient :

l'agenda de ses prochains mois se remplissait de façon tout-à-fait prometteuse. Il y avait aussi ses réunions mensuelles à l'Académie : sa « classe des sciences morales et politiques » : une petite « classe » précisément, composée de messieurs un peu âgés, et de consoeurs se retrouvant joyeusement, à intervalles réguliers, pour apprendre encore, comme à l'école – sans doute avait-on inventé les Académies pour occuper les enseignants nostalgiques.

Bien sûr, à d'autres moments, parfois à l'occasion de rencontres avec des collègues, il discutait le bien-fondé de la règle qui interdisait en Belgique de donner cours au-delà de 70 ans (65, en règle ; par exception, une heure de cours tolérée entre 65 et 70). Ainsi, se laissait-il aller à penser, les universités anglaises et américaines – pas les plus mauvaises au demeurant – ne connaissent pas ce couperet ; et la plus grande puissance au monde n'est-elle pas dirigée par un Président de plus de 75 ans ? Mais il se raisonnait, et se rappelait les arguments qui militent en sens opposé : la nécessité de faire place aux jeunes, l'utilité de repenser les programmes à intervalles réguliers, le danger de mettre les autorités dans l'embarras au cas où, les facultés mentales déclinant, on en viendrait à radoter. Aussi, avait-il parfaitement accepté la règle ; parfois même il se réjouissait à l'avance d'être désormais délivré du souci hebdomadaire de la préparation du cours, des pesantes sessions d'examen, et aussi de toutes les contraintes administratives qui accompagnent l'organisation des cours.

Aussi ferait-il demain exactement comme il avait toujours fait : il se présenterait à son auditoire quelques minutes avant le début du cours, question de s'assurer que tout était en ordre. Il ouvrirait la fenêtre pour aérer quelques instants, effacerait le tableau si les traces de la performance d'un précédent collègue s'y trouvaient encore, s'efforcerait de donner à l'estrade et au pupitre un minimum d'allure (toute sa carrière il avait mené une lutte opiniâtre contre les seaux d'eau – jaunes de préférence – et les poubelles de toutes dimensions et couleurs qui désormais encombraient les lieux ; un amphithéâtre n'est ni une buanderie, ni un local technique, pensait-il ; mais c'était un combat toujours recommencé), il réglerait les micros et les éclairages du local (quelles mauvaises fées s'acharnaient-elles donc sur l'enseignement public pour qu'il y eut *toujours* des néons qui clignotent, des micros qui grésillent, quand ce n'est pas l'air conditionné qui fait des siennes ?).

Puis, pendant que les étudiants s'installeraient, il prendrait possession de sa chaire et ajusterait le lutrin – *chaire*, *lutrin* : deux termes issus du vocabulaire sacré ; c'était bien cela, penserait-il : oui, quelque chose allait commencer qui était de l'ordre du sacré, une coupure un peu solennelle, comme le noir qui se fait au théâtre, quand résonnent les trois coups, puis une élévation, la recherche en commun, de quelque chose de plus haut, de plus rare, de plus exaltant : ce qui demande à être pensé et qui nous nourrit. Puis il disposerait soigneuse-

ment ses notes, de façon à ne pas devoir farfouiller dans ses papiers – il attachait beaucoup d'importance à ces détails : si les étudiants lui faisaient l'honneur d'assister à son cours (oui, il pensait en ces termes), il fallait que le rituel soit parfaitement au point ; il fallait que, par sa forme d'abord, la performance soit belle, délivrée de tout embarras pratique (il se méfiait des aléas de la technique et détestait ces orateurs qui perdaient de précieuses minutes, et sans doute l'attention de leurs auditeurs, à se débattre avec leur ordinateur, ou qui passaient le plus clair de leur temps, dos tourné au public, en dialogue avec les *slides* de leur *powerpoint*).

Il détacherait sa montre et la poserait devant lui, bien en vue, de façon à suivre l'écoulement du temps d'un simple coup d'œil, lors de ces passages à gauche et à droite du pupitre ; encore un point essentiel, avait-il toujours pensé : l'orateur professionnel se doit de maîtriser très précisément le temps, calibrer son propos quelle que soit la durée de la prestation, deux heures ou dix minutes, et atterrir en douceur le moment venu – combien de fois n'avait-il pas souri de ces collègues qui, l'heure arrivée (ou souvent dépassée), accéléraient encore, se perdaient dans leurs notes, pour finir par déclarer qu'ils n'avaient pas dit le tiers de ce qu'ils avaient l'intention de dire...

Puis enfin, il préparerait ses lunettes, enlèverait son veston, et retrousserait les manches de sa chemise : toute sa carrière il avait procédé ainsi ; ce geste, peut-être trop familier, cavalier même, lui était ab-

solument naturel : il allait se donner tout entier, mobiliser, au fond de lui-même, l'énergie nécessaire à construire une pensée, chercher, à chaque instant, le mot le plus juste qui établisse le contact avec son public, maintenir deux heures durant l'intensité du flux qu'il lançait maintenant. Un corps à corps, en vérité, quelque chose comme une étreinte spirituelle. Il prendrait une grande inspiration – oui, exactement, une *inspiration*, le corps, le cœur et l'esprit grand ouverts – et il se jetterait à l'eau, encore une fois.

« *Bonjour à tous et à toutes. Nous reprenons notre réflexion de droit et littérature. Aujourd'hui...* ».

Et puis, non. J'ai finalement décidé de tenter autre chose.

Puisque j'aime tant les contes, que je célèbre, sur tous les tons, la force du narratif, sa vertu libératrice, eh bien j'écirai un conte pour ce dernier cours. Pas n'importe lequel : le conte du dernier cours. Le cours consisterait en la lecture d'un conte qui raconterait le dernier cours.

L'idée était encore vague, mais fortement attirante : j'entrevois une sorte de mise en abîme du cours, un jeu de miroirs, renvoyant, à l'infini, du professeur à son public (et l'inverse si le miroir est placé derrière le sujet central, comme dans la *Chambre des époux Arnolfini* de Van Eyck), un palais des glaces vertigineux, inattendu enfin – dieu sait ce qui allait en sortir ?

Le souvenir me revenait d'une gravure énigmatique de Escher : une main

dessinant une main qui la dessine. Ici : un cours consistant dans un conte qui raconterait ce cours racontant un conte. Mais ce n'était pas encore tout-à-fait cela, car une chose me dérangeait dans la gravure de Escher : son côté strictement circulaire et donc clos. J'entrevois, au contraire, à la faveur de cette expérience, une ligne de fuite, si tenue et improbable soit-elle. Comme s'il me serait possible de m'échapper de ce cercle, et de m'inscrire dans une autre dimension, dynamique – comme si le cycle devenait spirale, et ainsi mouvement, nouveauté. Peut-être aussi une sortie du temps ordinaire, qui aurait rendue bien dérisoire l'idée d'un *dernier* cours.

En caressant ce projet, je nourrissais l'intuition, encore floue, d'une aventure inédite, je me laissais gagner par le désir, un peu fou, d'une transgression ultime qui m'engagerait dans un voyage à sens unique. Cette fois, il n'y aurait plus de sonnerie de fin du cours, plus de découpage rassurant de la matière « à la petite semaine », en portions égales – ces fiches soigneusement tenues d'année en année, sur l'état d'avancement des chapitres au fil des semaines. Plus de matières prédéfinies, découpées en blocs homogènes, se prêtant à des questions prévisibles et standardisées pour l'examen. Plus de sommaire de cours, en français et en anglais, réclamé des mois à l'avance par l'« *Administration de l'enseignement* » en vue des brochures promotionnelles des programmes, censées séduire les cohortes d'étudiants chinois qui devraient renflouer les caisses de l'Université.

Cette fois, ce serait un voyage au long cours ; fini le cabotage en vue des côtes, une vraie circumnavigation, et sans doute la découverte de continents inconnus. J'envisageais – l'espace d'un instant, le temps de cette intuition qui avait la force et l'évidence d'un désir – quelque chose comme la fabuleuse bibliothèque de Babel que raconte Borges : un voyage infini sur l'océan des idées, l'horizon des mots qui toujours se dérobe et toujours attire, des livres *à n'en plus finir* pour relancer ma quête. Un note de bas de page, d'une ligne à peine, perdue dans un énorme ouvrage, qui ouvrirait sur autre livre, fabuleusement riche, qui à son tour, ...

Un chant de sirènes qu'aurait suivi cette fois un Ulysse affranchi, qui se serait enfin détaché des conventions auxquelles lui-même s'inféodait. Les sirènes sont dangereuses, me dirais-je, la bibliothèque de Borges est désespérante dans sa vastitude ? Tant pis, l'expérience me tentait. Déjà je prenais les premières notes : il y avait aussi les roulettes de Raymond Lulle, la combinatoire universelle de Leibniz – toutes ces tentatives de construire des mondes infinis à partir d'un très petit nombre d'éléments finis : les livres, les signes alphabétiques, les catégories. Il me suffirait d'ouvrir le cours au hasard, à n'importe quelle page, et de jouer le jeu des commentaires – quel sage a dit que le monde entier tient dans une seule phrase ? Ou alors, je demanderais aux étudiants de formuler une idée au hasard ou presque (disons : ce qu'ils ont retenu du cours précédent, ou ce qu'ils

attendent de la suite), et on se lancerait dans un dialogue inédit, le jeu ouvert de la signifiante, le grand *surf* sur la toile des idées.

Cela, c'était l'intuition. Restait à la mettre en œuvre ; passer à l'écriture sans perdre l'inspiration ; garder l'incandescence de l'idée désirée, au moment de lui donner corps. Que serait ce récit ? qu'allais-je donc raconter ?

Dans un premier temps, j'envisageai une piste encore un peu classique, que j'abandonnerai bientôt car elle n'était pas encore vraiment à la hauteur de l'intuition. Je raconterais tout simplement l'histoire d'un professeur se lançant dans un cours très long, interminable en fait. Je dirais l'embarras des étudiants, une fois les deux heures réglementaires écoulées, l'énervement de certains, la politesse un peu gênée des autres ; puis, toutes les bornes étant dépassées, la pitié de l'un ou l'autre, et finalement, quand tous auraient quitté l'auditoire, l'indifférence générale. Je continuerais à parler tout seul – *vox clamans in deserto*, comme ces orateurs un peu illuminés qui occupent le *Speakers'Corner* à Londres. Peut-être, après tout, croirait-on, du moins au début, que je répète une prestation ultérieure, ou que j'enregistre un cours – la période de confinement a encouragé l'enregistrement en ligne des enseignements. Et puis, les cours étant publics à l'université, et les portes des auditoriums toujours ouvertes, il se serait bien trouvé, au fil des jours,

l'un ou l'autre étudiant égaré, ou un étudiant *erasmus* désireux d'améliorer sa connaissance du français, ou encore une de ces personnes plus âgées, 'en quête de sens' comme on dit, ou plus simplement d'un peu de chaleur humaine (les organisateurs de conférences vespérales les connaissent bien), qui se seraient installés dans l'auditoire, quelques minutes, une heure ou deux parfois, me donnant l'illusion que les choses se poursuivaient normalement – après tout la plus prestigieuse des institutions d'enseignement, le *Collège de France*, n'est-elle pas conçue sur ce modèle ?

Le concierge de l'université, un homme extraordinaire, d'une bonté évangélique et d'un humour désarmant, un homme qui avait tout vu dans sa longue carrière au service de l'université, aurait discrètement couvert mon excentricité ; comme par définition, les cours sont maintenant suspendus, avant les examens qui ne commenceraient que dans quelques semaines, il veillait discrètement à ce que je ne sois pas dérangé par les équipes de nettoyage et les veilleurs de nuit. Il s'arrangerait pour regarnir les distributeurs de boissons et de friandises où je me fournissais au cours des brèves pauses que je m'accordais. Il feindrait aussi de ne pas avoir remarqué le petit coin de l'auditoire où je m'étais aménagé un gourbi où me reposer quelques heures, la nuit venue.

Bien entendu, l'idée m'est venue d'agrémenter le récit d'épisodes plus romanesques, question de lui donner un peu de piment. Je pourrais imaginer

qu'au fil des jours un groupe de *fans* se soit constitué ; nous aurions des discussions passionnées, nous organiserions des pique-niques dans le jardin Botanique, de l'autre côté du boulevard, et nous referions le monde, comme dans *Le cercle des poètes disparus* (Ô capitaine, mon Capitaine !). Ou alors ce serait un chercheur argentin, en séjour en nos murs, qui aurait entrepris de traduire un de mes livres et qui ne me quitterait plus d'une semelle – on sait qu'il n'y a pas de lecteur plus fusionnel, plus impitoyable aussi, qu'un traducteur, et que la traduction est une folie ou une grande histoire d'amour : nous aurions des conversations interminables sur le sens d'un seul mot, et nous finirions par évoquer les accents déchirants des tangos de Carlos Gardel qu'il m'était arrivé d'entendre un soir de mai 1982 à Buenos Aires, dans la célèbre boîte *Canon 14*, Avenida de Cordoba. Ou alors ce serait le passage d'une égarée, une de ces étudiantes, inspirées et sublimes, qu'on rencontre parfois en quarante ans de carrière – une de ces personnes qui semblent vous comprendre à demi-mots, qui vous encourage d'un simple battement de cils, ou qui, mieux encore, vous attend bien au-delà du point auquel vous êtes laborieusement arrivé au terme d'une longue recherche. Dante lui-même n'était-il pas guidé par la main de Béatrice sur les chemins du paradis ?

Il mentirait l'enseignant qui soutiendrait que jamais il n'a été traversé par un de ces fantasmes ; ils sont revigorants et sans doute nécessaires, mais il se trouve

que ce n'était pas ce type de récit que j'avais en tête.

Du reste, l'honnêteté m'obligerait aussi à reconnaître que, à intervalles réguliers, la tentation de tout arrêter me gagnait. L'envie de refermer mes notes, de revenir sur terre. Je me racle-rais la gorge, bredouillerais deux ou trois phrases de circonstance, question de retrouver une contenance professorale. Puis je dirais : « nous voilà donc arrivés à la fin du cours » ; et pour boire le calice jusqu'à la lie et replonger dans une désespérante normalité, j'ajouterais : « il nous reste quelques minutes ; nous pouvons organiser, en vue des examens qui approchent, une séance de question-réponse. Quelqu'un a-t-il une question ? ». Et il y aurait évidemment l'une ou l'autre question (il finit toujours par y en avoir une) - généralement une question désespérément utilitaire du genre « peut-on apporter ses notes à l'examen ? » ou « la conférence donnée par X, la professeure que vous avez invitée, fait-elle partie de matière ? » (les questions les plus intelligentes, parfois très fines, viennent discrètement, plutôt à l'intercours).

Un doute, ou plutôt un scrupule, me gagnerait aussi en cours d'écriture : finalement cette histoire d'un professeur qui s'accroche à sa chaire, qui s'évertue à continuer d'enseigner, n'est-ce pas le comble de la vanité ? Qui sommes-nous, après tout, pour prétendre avoir tant de choses intéressantes à transmettre ? Sans doute doit-on penser cela ; et pourtant, c'est plutôt le contraire que j'éprouve. C'est parce que je considère que je ne

suis pas arrivé à dire vraiment ce qu'il fallait dire, que j'écris encore et encore ; c'est parce je suis resté bien en-deçà de ce qu'il faut arriver à penser que je tente, encore et encore, de l'approcher. Le vaniteux, n'est-ce pas plutôt l'homme d'un seul livre, qui s' imagine détenir une parole d'autorité, une théorie inaltérable qu'il suffit de répéter ? Moi, je me verrais plutôt comme Sisyphe, voué à remonter chaque jour la pierre qui m'échappe.

Et puis aussi cet autre scrupule : avais-je pensé aux étudiants, ne serait-ce qu'un instant, en me lançant dans ce cours interminable ? Après tout, l'enseignement – la *relation pédagogique* comme disent les experts – ne doit-il pas d'abord et avant tout être conçu en vue de ses destinataires : les étudiants ? Cette histoire d'une recherche sans cesse relancée, n'est-elle pas écrite en vue de satisfaire le professeur, plutôt que ses auditeurs ? Et ceux-ci n'ont-ils pas intérêt à bénéficier de cours les plus instructifs compactés dans un volume le plus réduit possible ? Sans doute encore. Mais il est trop tard maintenant pour peaufiner ma défense ; je plaide coupable. Et pourtant, risquerai-je peut-être, j'ai passionnément aimé mes étudiants, et il n'est pas de jour où je ne suis monté en chaire sans me féliciter du privilège inouï de m'adresser à un public jeune – un public éternellement jeune, pas encore trop formaté par les contraintes de la vie, qui me maintenait moi-même dans l'illusion de ne pas vieillir. Bien entendu, j'ai pensé à chaque instant aux étudiants, je n'avais de cesse que de les convaincre, les entraîner sur

les chemins de crête qui m'enivraient moi-même. Comment pourrais-je espérer passionner, si je n'étais passionné moi-même ?

Finalement, je me voyais comme le *Hollandais volant*, ce marin rebelle condamné à naviguer jusqu'à la fin des temps, sans jamais pouvoir relâcher dans un port – j'étais voué à enseigner sans plus de pause désormais. Mais en même temps je me disais – j'étais accoutumé à ce type de réplique : « qui a dit que ce capitaine fantôme est désespéré ? ». « Il faut imaginer Sisyphe heureux », écrivait Camus. Comme eux, je me persuadais alors qu'il n'y a pas d'autre issue que le chemin ; le chemin, c'est le savoir ; le savoir c'est le chemin. Et il n'y a pas de fin au chemin.

La conclusion est belle ; peut-être n'y en a-t-il pas d'autre possible.

Il reste que cette première version de l'histoire me paraissait encore un peu sage, pas si différente en somme de la voie que j'avais suivie jusqu'ici. Comme si j'entamais ma navigation hauturière à reculons, les yeux encore rivés sur le port d'attache. Il y avait encore trop de doutes, trop de scrupules, dans cette histoire. Tant qu'à franchir le Rubicon, n'était-il pas possible d'être plus audacieux ?

Je repense alors à la mise en abîme, au cours racontant un conte qui raconte un cours. Certes, c'est moi encore, le professeur bientôt tout-à-fait émérite, qui tient la plume, c'est moi qui, en coulisses, tire les ficelles, c'est moi qui, ventriloque,

fait parler ma marionnette. Mais si le professeur de papier prenait le contrôle des événements ? Si mon double prenait les choses en mains ? Si mon ombre, enfin, s'affranchissait de moi ? Où va-t-elle me conduire cette ombre émancipée qui m'a pris au mot et joue sa partie désormais, sans mode d'emploi, sans 'programme' comme on dit, sans feuille de route ?

Un vertige me saisit, une dernière attache au monde tel qu'il est : je me vois, comme Faust (F. Ost), entraîné par une puissance maléfique – le diable, pour être plus clair. Faust, le savant nostalgique, arrivé en fin de parcours, désespéré de ne pas avoir, au terme de tant d'années de recherche, découvert le secret de la pierre philosophale ; Faust qui, en désespoir de cause, pactise avec le diable – il lui accorde vingt ans de vie supplémentaire et l'accès aux secrets du monde en prime. Oui, je cède à la tentation faustienne – je gagne du temps encore pour approcher de la formule de la juste gouvernance, le secret intime des gens et des peuples qui toujours s'est dérobé. Tant pis, je cède à mon double, j'écoute mon ombre. Je pense au « gai savoir » (une danse au bord de l'abîme ?) – sans doute le fruit défendu de l'arbre de la connaissance ; je pense à Prométhée, au vol du feu et du secret des arts et techniques... n'y aurait-il que des transgressions à l'origine ?

Allons, je fais le pas, j'assume cette condition – Goethe ne finit-il pas par sauver son Faust ?

Bien, mais alors, que dit l'ombre ?

Rien, silence ; un silence qui se prolonge, des questions qui se creusent.

Peut-être est-ce cela l'inédit : une question qui dure ? Il faut, suggère l'ombre, faire résonner ce silence – résonner ce silence – l'écho de la mise en abîme.

Certaines questions sont porteuses d'une énergie infiniment supérieure à toutes les réponses qu'on leur donne depuis des millénaires. Quelque chose comme la fission des atomes qui engendre des réactions en chaîne stupéfiantes. Peut-être suffit-il de prendre n'importe quelle phrase phrase au hasard, chez Kafka, chez Tolstoï, dans *Le Moniteur*, dans la dernière livraison du *Journal des tribunaux*, et s'en étonner comme de la première parole jamais prononcée, la scruter, l'interroger comme ferait l'enfant. Et puis glisser d'une phrase à l'autre ; laisser vibrer les mots de cet « avant premier livre » dont Proust disait que l'écrivain n'est jamais que le traducteur. Ecouter cette « avant première langue » dont Derrida écrit que toutes les langues maternelles dérivent. S'abreuver enfin à la source de la signification, où le parler se ravive, pour enfin « rendre un son plus pur aux mots de la tribu », comme l'essayait Mallarmé.

S'émerveiller, s'étonner, interroger, comme Socrate. Socrate qui n'a jamais écrit, mais qui ne cesse d'interroger. Socrate qui n'a peut-être jamais existé, sinon sous la plume de Platon. Platon, le mythographe, qui a inventé Socrate pour lui survivre. Platon, le philosophe, qui a inventé Socrate pour préserver la

philosophie du dogmatisme – dût-elle boire la ciguë.

Socrate, le modèle du pédagogue sans repos. L'homme des questions insistantes. Les réponses sont rassurantes, utiles souvent, mais toujours un peu décevantes. Les questions, en revanche, si elles nous dérangent, nous grandissent le plus souvent. Voilà ce que le silence de mon ombre me suggérerait. C'est toute la différence entre la technique et la culture. La première finira par dire un jour comment le monde est fait. Et alors ? Une seule larme d'une adolescente des *favellas* de Rio, le frémissent de la moustache d'un chat errant de Bombay, ouvrent, à l'instant même, un abîme de questions dans lequel tout ce savoir se dissout à l'instant. Il n'y a pas de dernier cours, suggère mon ombre, parce que les questions sont infiniment plus puissantes que les réponses. Et je me dis, moi, le professeur réel, que c'est sans doute la meilleure définition de l'homme (et de l'enseignant, et de l'élève) : un animal qui pose des questions. Le jour où nous cesserons de poser des questions, nous aurons cessé d'être hommes.

Peut-être était-ce ici que l'ombre voulait me conduire : en ce point où le sage tend à chacun un miroir, avec cette question : « te connais-tu toi-même ? » ; peut-être fallait-il suivre ce parcours pour que l'homme de la maïeutique, le *sage homme*, comme on parle d'une *sage femme*, m'accorde une seconde naissance au moment où les certitudes menacent de fossiliser nos bonnes consciences ?

... Du silence encore, du temps qui s'étire. Et l'horizon qui se modifie insensiblement - j'en ai le pressentiment -, des perspectives qui se dessinent, familières encore, et pourtant légèrement autres, dirait-on. Se pourrait-il que de cet écho, infiniment répercuté, un son nouveau se fasse entendre ? Se pourrait-il que de ce jeu d'ombre et de lumière infiniment reproduit, une nouvelle configuration se dessine ? Comme ces processus génétiques réitérés des millions de fois qui finissent par produire une bifurcation de l'évolution. Comme un *clinamen* infime, et qui pourtant change tout. Comme ce comput des jours et nuits, pas tout-à-fait conformes à l'arithmétique des nombres entiers, qui laisse toujours un reste infinitésimal, et qui, un beau jour, appelle un réajustement. Ou alors, comme dans les antiques spéculations de la kabbale, l'erreur d'une virgule, l'inversion d'une seule lettre, au terme de millénaires et de millions de pages, copiées et recopiées, des Livres sacrés, qui fera vaciller le monde.

L'ombre danse maintenant dans la lumière ; est-ce un rêve ?

Ou est-ce le Malin qui vient quérir sa dette ?

Et maintenant quelle chute ? Savourons le mot au passage, la langue a de ses fulgurances ! Bravo l'artiste ! Etre cohérent, jusque dans la chute. Chut !, - le *e muet* s'est dérobé, invitant au silence : chut !... Il n'y a pas de dernier mot. Il n'y a pas de dernier cours. Il n'y a pas de point final.

Il n'y a pas de dernier
Il n'y a
Il



François Ost, né le 17 février 1952, est juriste, professeur émérite à l'université Saint-Louis de Bruxelles, philosophe du droit et dramaturge belge.